

L'ARBRE DE LA LIBERTE

Il y avait à la sortie de la ville après les dernières banlieues une route triste et monotone qui traversait d'immenses champs en friche, piquée ça et là seulement de quelques poteaux électriques.

Une trajectoire rectiligne qui fendait un espace désertique. Au détour d'une courbe en bordure, un arbre solitaire planté par on ne sait qui, majestueux se plaignait de son isolement. De quelques côtés qu'il étalât ses branches il ne voyait pas l'ombre d'un congénère. Son houppier ample et touffu, garni de chatons s'élevait bien haut dans l'espoir d'attirer quelques mésanges, mais c'était peine perdue. Même ses plus fragiles rameaux qui frissonnaient à la moindre brise n'avaient réussi à attirer l'attention.

Les voitures les plus puissantes, les plus téméraires le frôlaient parfois sans toutefois le regarder si ce n'est qu'une fois un automobiliste plus imprudent était venu le percuter, mais il n'avait fait que glisser sur son tronc cireux.

Il se lamentait ainsi depuis des décennies, surtout les jours de grandes pluies quand ses feuilles mouillées s'épanchaient abondamment sur le sol meurtri. Mis à l'écart de tout ramage, ignoré de la civilisation humaine, pensant non comme un roseau qu'il avait été oublié dans ce coin perdu et que son existence passagère resterait anonyme.

Pourtant il aurait aimé qu'un promeneur s'arrêtât à l'ombre de son feuillage, lui qui se paraît d'un rouge et or quand l'automne peignait la campagne telle un impressionniste.

Même l'été il se muait en un immense parasol dans l'espoir d'attirer quelques promeneurs venus se désaltérer, s'assoupissant à l'ombre de son feuillage qu'il étalait avec générosité et opulence. Non aucun marcheur, même pas une âme pensante venu pour méditer. Il y avait bien eu un automobiliste pressé, qui s'était garé sur le bas côté pour venir uriner, sournois, le regardant de sa petitesse le regard levé vers ces hautes branches.

Il aurait préféré que deux amoureux égarés dans leur contemplation s'assoient au pied de son tronc cannelé, lui comptant fleurette à sa dulcinée. Il les aurait écoutés discrètement, il se serait même laissé aller à ployer ses branches basses pour faire de leur halte un nid douillé. Même, dans sa générosité absolue il les aurait encouragés à graver leurs prénoms dans un creux de son écorce.

Ainsi chaque soir le peuplier tremble regardait le soleil se coucher à l'autre extrémité de la terre et faisait le vœu que le lendemain serait un jour meilleur. Recroquevillé dans ses racines il s'assoupissait bien triste.

Un petit matin du mois de Novembre alors qu'il était encore bien endormi, que la campagne aux alentours était gelée, il fut réveillé par de grands bruits. A son pied, des tracteurs bruyants, des engins motorisés avec d'immenses projecteurs, des hommes casqués comme pour aller au combat s'affairaient autour de lui. Un attroupement qui l'inquiéta lui qui n'avait croisé en 50 ans qu'une ou deux personnes. Les engins de leurs mâchoires acérées raclaient rageusement le sol pendant que de petits bonhommes en ciré jaune criaient des ordres incompréhensibles. Il se sentit subitement secoué, sa cime en fut même ébranlée au point de perdre quelques vieilles branches avant de s'apercevoir qu'on le tirait de ses racines profondes. Il résistait bien, s'accrochant au plus profond du terroir mais rien n'y fit, avec déchirement il fut manu militari séparé de sa

souche profonde avant de se retrouver dans un container en bois blanc, une calamité pour un arbre noble. Installé malgré tout confortablement sur un volumineux camion, il assistait impuissant à ces manœuvres assourdissantes. Dépité, il commençait à se sécher quand un homme muni d'une lance d'eau l'aspergea abondamment. Le voyage fut long et douloureux. La vitesse lui écornait quelques branches torsées, ses feuilles retenues par un mince pédoncule s'affaiblissaient lentement mais le cortège ne se souciait pas de ces détails fonçait irrémédiablement vers une destination qu'il ignorait. Il traversa au lever du jour la plaine désertée pour arriver enfin à la périphérie de la ville. Ce fut ces lampadaires illuminés, dispendieux à n'en pas douter qui attirèrent son attention. Il n'avait jamais vu autant de luminosité, et puis toutes ces maisons, de petits pavillons de banlieue dont il ignorait leur existence jusqu'à ce jour. Il n'aurait jamais pu imaginer toutes ces bâtisses, ces immeubles, à quoi cela pouvait-il servir lui qui vivait au grand air, dans de grands espaces ? Et tous ces gens emmitouflés dans d'épais manteaux comme s'ils avaient froid, lui qui se ragaillardissait aux premières gelées, donnant à sa sève un sommeil profond.

Enfin son transporteur se faufila dans des méandres de rues où parfois il fut difficile de passer. Quelques volontés l'aidèrent à plier sa cime mais ce ne fut pas sans mal. Et puis subitement au détour d'une avenue, il déboucha sur une immense place encore désertée à cette heure-ci. Le conducteur de l'engin manœuvra semble-t-il habilement avant de claquer la portière.

Et puis ce fut le silence simplement troublé par les allées et venues de quelques passants. Il regarda autour de lui toutes ces demeures bourgeoises parfois ornées de magnifiques atlantes qui semblaient le regarder incrédules figées dans leur pierre sculptée. De sa hauteur il pouvait même apercevoir dans les chambres mansardées quelques bonnes se préparer pour la journée. Devant leur coiffeuse il notait leur coquetterie face à un poudrier. Il attendit ainsi, moins seul. Quelques étourneaux vinrent prendre place sur ses branches, des pigeons roucoulant envisageaient même d'élire leur nid conjugal quand une fanfare tonitruante les fit fuir précipitamment.

Le peuplier tremble ploya alors pour mieux apercevoir la scène. Autour de son tronc une foule immense s'était regroupée, même des petits bonhommes qu'on appelait enfants jouaient autour de lui. De jolies dames en robes d'apparat couvertes d'épais manteaux s'émerveillaient de sa beauté. Une grandeur qui avait défié le temps murmuraient-elles. Un homme ceint d'une écharpe tricolore s'avança sur une petite estrade qu'on avait dressé à ses pieds et solennellement s'écria :

« En souvenir de nos victimes plantons l'arbre de la Liberté »